

Onzième, Renaissance du Radeau (par Bruno Tackels)

C'est toujours au même endroit. Depuis des années, c'est au même endroit que nous revenons. Le théâtre du Radeau nous convie, de « spectacles » en « spectacles », à revenir hanter avec eux cet endroit de mémoire, enfouie et collective, et pour tout dire, « antique ». C'est avec des guillemets qu'il convient d'écrire le mot spectacle, lorsqu'on parle du travail de François Tanguy (lui même s'y refuse farouchement). Il a tellement démonter les règles et les codes de la représentation que nous sommes davantage en train de partager une expérience sensible, très loin de l'observation d'une forme maîtrisée, et à distance.

Mais si ce théâtre n'a rien d'un spectacle, c'est d'abord parce que nous revenons au même endroit. C'est toujours une reprise, un retour, un rebond. On le remarque en regardant les premiers châssis à cour et à jardin, près du premier rang de spectateurs. On reconnaît des morceaux d'espace présent dans des pièces antérieures. De grands panneaux recouvert d'un papier à fleurs bordeaux, très intense. Pas de doute : nous sommes au même endroit.

Pendant plusieurs années, ce mouvement de retour a produit des déclinaisons et des variations multiples, à partir d'un noyau de sens. Dans d'immenses espaces désorientés, des figures à la dérive se laissaient emporter par les anges de la musique. Une houle opératique leur donnait la chance d'une ultime apparition, avant la chute définitive. Les grands chants de haute mer faisaient naître un mouvement inquiétant, dérangent, mélancolique, parfois, chargé et vivant, toujours.

Projetée dans une forme lyrique, la parole portée par les acteurs, aussi ample et puissante soit-elle, semblait avalée (pour ceux qui s'en plaignaient) ou transformée (pour ceux qui partaient en voyage sur ses ailes), et de toutes les façons davantage traitée comme un matériau pour la fresque en devenir.

Avec *Onzième*, nous revenons au même endroit (il y a toujours les châssis à fleur couleur bordeaux), mais cette fois, beaucoup de choses ont changé. Non que l'espace aurait été dégagé, évacué ou liquidé. C'est même exactement le contraire. L'espace est incroyablement encombré. Aucune perspective ne se dégage, l'horizon est clos, opaque, et d'autant plus fermé qu'il est recouvert, pendant les premières minutes du spectacle (j'enlève du coup les guillemets); par une projection d'images qui nappent et nimbent tout l'espace.

Irruption des acteurs. Oui, c'est bien une irruption. Des silhouettes sorties de la folie. Ou d'une fête qui ne s'arrêterait plus jamais. Les survivants d'une bacchanale sans fin. Des figures sorties vivantes d'un tableau de James Ensor. Vivantes, et en jeu, enjouées et délirantes. Ce qui tranche avec les pièces précédentes, c'est cette incroyable affirmation du jeu, jubilatoire et permanent. Nous sommes très loin de ces apparitions étrangères balayant la scène. Ici, les acteurs sont nets, proches et concrets. Parfaitement incongrus, mais totalement matérialisés. Outranciers, mais jamais caricaturés, ces personnages (pas de guillemets, ici non plus) s'enfoncent dans une dinguerie sans limite et nous embarquent dans leur ronde cruelle.

Car l'univers qu'ils projettent ne fait pas dans la douceur. A partir de fragments du *Chemin de Damas* de Strindberg, du *Journal de Kafka*, de *Richard II* de Shakespeare, de *la Divine Comédie* de Dante ou des *Démons* de Dostoïevski, un monde renaît, paradoxalement très cohérent, excessif et drolatique, loufoque et burlesque. Oui c'est au fond sous la forme d'une comédie que le théâtre du Radeau renaît sous nos yeux, comme l'Histoire, après avoir été tragédie, revient toujours sous forme de comédie — disait Marx, cité par Heiner Müller. D'où cette crudité brutale qui ravive les blessures. Comme si les silhouettes d'hier reprenaient vie et corps et voix. Qui sonnent et revigorent.

La dinguerie revigore, assurément, elle ose montrer les failles. La musique, toujours essentielle, trouve une autre place. De grande houle embrassant tout sur son passage, elle devient contrepoint pour les acteurs, un partenaire de jeu à part entière. Et le plateau reprend des couleurs, quitte le « noir et blanc » pour s'aventurer dans un monde vif, claquant, et piquant si juste, tant il assume pleinement sa *dinguerie*. Qui n'en reste pas moins pictural, époustouflant de beauté, par les tableaux qu'il dessine, à vue devant nous.

Post-scriptum. Après le spectacle, sortie dans le hall de la salle de répétition Didier-Georges Gabily, où se joue le spectacle. Pensée pour « le patron », pour Gabily, qui doit ricaner tous les jours, là où il est, de porter le nom d'une salle. Et sur un tableau noir, à la craie, ces mots « En hommage à Marie-Odile Wald », et chacun peut écrire. Je n'ai pas écrit ce soir-là sur le tableau noir, alors je me rattrape aujourd'hui sur l'écran blanc. Une pensée pour toi, qui a si bien servi le théâtre, ton théâtre. C'est grâce à ton ombre, aussi, discrète comme sont les ombres, que le Théâtre du Radeau, ce soir, a pu renaître devant nous. Ce soir, tu bois sûrement un coup à notre santé, avec Gabily. On ne vous oublie pas.

Onzième, mise en scène et scénographie François Tanguy, un spectacle du Théâtre du radeau, Festival « Mettre en scène », TNB, salle Didier-Georges Gabily, jusqu'au 18 novembre. Et ensuite au Théâtre de Gennevilliers, du 25 novembre au 14 décembre.

Festival Mettre en scène, du 3 au 19 novembre à Rennes, Quimper et Lannion.